

**"Les paysages de Saul Bellow", par Pierre Dommergues, Le Monde, 18 janvier 1982**

**Le grand romancier juif américain parle de sa conception du monde, de la vie intérieure, des villes américaines, de Paris, de son enfance dans le ghetto et d'Israël...**

**En France, le roman américain, c'est encore Faulkner, Dos Passos, Hemingway et autres bons sauvages découverts par Sartre à la veille de la seconde guerre mondiale. On a du mal à reconnaître les successeurs : Bellow, Mailer, Burroughs et autres dissidents déclarés coupables de trop s'intéresser à l'homme - son inquiétude, sa folie, sa résistance - et de trop se désintéresser des recherches formelles.**

**Aujourd'hui, où les idéologies simplificatrices sont remises en question, où la dialectique se réinsère dans les interstices de la pensée, où l'interrogation porte plus que jamais sur les droits de l'homme à l'Est, comme en Amérique latine et en Afrique du Sud, on est prêt à écouter la voix d'un Saul Bellow.**

**Car le message de Bellow, de roman en roman, est d'apprendre à dire NON. Non aux idées reçues, aux gestes stéréotypés, aux abstractions destructrices. À tous ceux qui veulent nous adopter : parents, éducateurs, rabbins, journalistes, politiciens. Mais apprendre aussi à dire OUI aux idées neuves, au ludisme, à l'intelligence, à l'art, à l'ordinaire avec tout ce qu'il a d'extraordinaire.**

**À l'occasion de la parution à New-York de son nouveau roman *The Dean's December* (1), le premier depuis qu'il a reçu le prix Nobel de la littérature en 1976, le grand romancier juif américain nous confie sa vision du monde et nous parle des villes, de son enfance dans le ghetto, et d'Israël.**

Dans votre [discours](#) d'acceptation du prix Nobel, en 1976, vous décrivez ainsi la condition de l'homme et la responsabilité de l'écrivain : "Au centre, l'humanité lutte pour sa liberté, contre les pouvoirs collectifs ; l'individu contre la déshumanisation, pour la possession de son âme. Si les écrivains, précisez-vous, ne reviennent pas au centre, ce n'est pas que le centre est déjà occupé. Il ne l'est pas. Ils sont libres de s'y installer, s'ils le souhaitent". Cette profession d'humanisme est au cœur de votre œuvre. Pourtant l'humanisme demeure quelque peu discrédité. Dans un monde où l'homme est broyé par les crises et noyé sous les explications, que signifie ce choix ?

- Je pouvais, comme tout le monde, accepter l'humanisme ou le refuser. Certains l'ont rejeté dans un élan révolutionnaire. Les surréalistes, par exemple. Après tout, il était parfaitement acceptable d'être un « révolté » avant la première guerre mondiale, peut-être même jusqu'à la crise qui nous frappe au milieu du siècle. Pour André Breton, tirer sur une foule était un simple geste surréaliste. Mais quand on pense à ce que faisaient alors les armées hitlériennes en Europe centrale, cela cesse d'être une proposition anodine. Cela évoque le sadisme, la psychopathologie, la volonté d'extermination.

Discréditer la bourgeoisie ? Pourquoi pas. Tout individu critique est d'accord sur ce point. Mais rejeter l'art du même coup me paraît être une soumission inutile. C'est capituler devant les forces ennemies. C'est s'éloigner encore davantage du centre. La croissance d'un public cultivé, ou semi-cultivé, rend ces stéréotypes séduisants aux yeux des médecins, des techniciens, des experts et autres membres de cette classe nouvelle, en manque de culture. C'est aussi accroître la dépendance à l'égard des idées toutes faites, importées d'Europe, qui envahissent, dans les années 40 et 50, l'Université, la jeunesse, l'ensemble du pays.

Pour ma part, je ne suis pas prêt à renoncer à mon droit de penser et d'agir aussi radicalement que possible, mais je trouve nécessaire de dépasser les clichés, dont les effets sont visibles, aujourd'hui encore, à New-York - par exemple dans l'affaire Mailer-Abbott (2) où un écrivain de grand talent montre qu'il ne prend pas les mots au sérieux. Mailer revient à des idées qui, en passant par Sartre, Fanon et le Malraux de la Condition humaine, remontent aux surréalistes et au marquis de Sade. Elles n'ont plus guère aujourd'hui qu'un intérêt historique.

### **Dans le souterrain**

- *Cette littérature n'exprime-t-elle pas la dégradation de la personne et aussi une certaine forme de résistance ?*

- Le pouvoir n'a cessé de croître au cours des révolutions industrielles et technologiques qui marquent le capitalisme des cent cinquante dernières années. La question principale est la suivante : qu'est-il advenu de la vie intérieure ? Le pouvoir a montré son mépris pour le contenu de la vie, pour l'âme, si je puis me permettre. Il a utilisé l'être humain comme un pion dans un jeu idéologique et historique, un jeu d'autorité. La question posée, au dix-neuvième siècle, par certains Russes comme Dostoïevski - sommes-nous des souris ou des hommes ? - est redevenue centrale. Les gens eux-mêmes en viennent à partager ce mépris pour ce qui relève de la personne. Pourtant l'objectif de la démocratie libérale n'est-il pas, selon les termes de notre Déclaration d'indépendance, de créer les conditions permettant de nous « libérer » et d'atteindre le « bonheur » ? Que reste-t-il de cet idéal ? L'ombre puissante des grandes « réalisations » occupe désormais le centre. Et nous, nous avons accepté de nous retirer pour nous installer, pas même à la périphérie, mais dans le souterrain.

### **Le tribunal**

- *Dans la plupart de vos romans, on retrouve des tribunaux, des prisons, des hôpitaux. Pourquoi ces lieux ?*

- Je n'avais pas remarqué que je faisais de ces lieux une métaphore centrale. J'écris sur les populations condamnées des grandes villes. Ils sont 15 millions, peut-être 20 - des Noirs, des Portoricains et maintenant des Mexicains -, concentrés dans ces horribles camps. À l'école, vous voyez des enfants doux, charmants, pleins de bonnes intentions. Dans quelques années, ils feront partie de gangs. Ils seront violeurs ou violés. Assassins ou assassinés. Le taux de mort violente est cinq à six fois plus élevé parmi eux. Comment observer ces choses sans être ébranlé. Pourtant, personne ne veut en reconnaître la réalité. Dans les tribunaux, dans les prisons, dans les hôpitaux de quartier, la réalité apparaît dans sa nudité. C'est pourquoi je m'y arrête souvent, dans mes vadrouilles à travers la ville.

En Amérique, le système judiciaire est très puissant. L'équilibre des pouvoirs a cessé d'y fonctionner. Il constitue un univers indépendant, lié aux professionnels du droit et, localement, aux organisations politiques. Ce sont eux qui s'occupent des délinquants ! C'est un des plus graves échecs de la démocratie. Non, le tribunal n'est pas l'équivalent américain de l'hôpital psychiatrique en U.R.S.S. Ici, il y a encore combat, bien que le résultat soit douteux. Cela donne un avant-goût de ce que le monde libre risque de devenir. Oui, cela peut empirer avec les coupes budgétaires du président Reagan. Sans préparation, sans atténuation, de telles politiques sont suicidaires.

- *Qu'elle est l'alternative au professionnalisme inhumain ?*

- La première chose est de faire l'expérience de cette condition, sinon en direct, du moins en imagination. J'ai choisi des personnages qui ont cette capacité indigène d'empathie : l'un d'eux est un ancien tueur qui dirige maintenant un établissement pour drogués. Un autre a été licencié de son poste de directeur de prison parce qu'il ne jouait pas le jeu : il passait seize heures par jour à son travail, sept jours par semaine, et il éprouvait des sentiments fraternels à l'égard des prisonniers. Ceux qui ont une formation de psychologue, de travailleur social ou d'administrateur sont les moins capables de résoudre ces problèmes.

### **La mort ? Une rumeur...**

- *Que signifient la mort, l'amour, la souffrance pour vous ?*

- La mort est l'envers du miroir où nous nous voyons. C'est l'obscurité correspondant à la lumière. Le vide à l'existence. Ces pôles s'interpénètrent continuellement. Mon insistance sur la mort vient peut-être de ce que nous vivons dans une société où personne ne veut vraiment la prendre en compte. On s'agrippe aux plaisirs comme des mourants. Par ailleurs, je me suis laissé convaincre, dès mon plus jeune âge, par Walt Whitman, que le grand poème de la démocratie est celui de la mort. Tant que les hommes libres ne savent pas mourir, il n'y a pas de démocratie.

- *Et pour vous - personnellement - qu'est-ce que la mort ?*

- La mort ? Oui, j'en ai entendu parler. Mais, en ce qui me concerne, ce ne sont que des rumeurs. Qu'en dites-vous ?...

- *Quelles sont les qualités requises pour être un homme ?*

- La confiance en son institution. La loyauté envers les expériences les plus élevées de sa vie. La résistance aux pressions qui vous incitent à rejeter votre vision personnelle. La quête de liberté individuelle. La résistance aux clichés déterministes. Une sorte d'enthousiasme divin qui motive tous ces comportements. J'ajouterai que céder aux slogans est une grave erreur, car nous n'avons aucune garantie de succès.

### **Les villes**

- *Les villes remplissent vos romans. La campagne y est rare. Les fleurs n'ont pas de nom. Dans votre nouveau roman, les flocons de neige sont comparés à des « lentilles de contact »...*

- Bien sûr, j'ai grandi à la ville, mais j'ai aussi passé de nombreuses années à la campagne. J'ai été un jardinier amateur très enthousiaste, et j'ai consacré au moins dix années de ma vie à ce genre d'activités. Cela se sent dans *Herzog* qui se passe en partie à la campagne. D'ailleurs, il n'est pas possible d'écrire sur les villes sans connaître la campagne. Quant aux fleurs, elles sont décrites avec précision dans mon dernier roman. Corde (son héros) éprouve une véritable dévotion pour les cyclamens.

- *Pourquoi cet amour pour Chicago ?*

- Chicago est le lieu de mes émotions les plus profondes, de mes attachements les plus puissants - famille, camarades de classe, amantes. Comment ne pas y investir une partie de ses sentiments ? Même le côté barbare et cruel de la ville a un certain attrait. Son histoire perverse est aussi quelque chose qu'apprécient ses habitants. On a tendance à accorder de la valeur à l'expérience personnelle, même si elle n'est pas parfaite. Les anciens combattants emmènent leurs familles sur les champs de bataille où ils ont souffert...

New-York n'est pas une ville américaine. C'est une ville internationale, mondiale comme San-Francisco. Chicago est la ville américaine par excellence. C'est un mélange caractéristique d'industries lourdes, d'immigrants frustrés, de scènes brutales associées aux luttes contre le capitalisme. Les règles du jeu sont la virilité, la solidarité, la loyauté à la ville. Son code d'honneur ? Ne pas trahir. Ne pas dénoncer ses amis. Bannir les bavardages irresponsables. Ne pas pousser trop loin dans les zones protégées. Si on détient une parcelle de pouvoir, maintenir intacte sa structure. S'abstenir, glisser sur la laideur et le crime. C'est ça le système de Chicago.

## De Londres à Jérusalem...

- *Où s'est passée votre enfance ?*

- Pas dans ce quartier résidentiel, en bordure du lac, où j'habite maintenant, mais dans une zone aujourd'hui entièrement portoricaine et noire, à l'ouest de Division Street. Mes parents, venus d'Europe, voulaient que je résiste aux désordres de l'entourage. Ils voulaient me donner une bonne connaissance de l'hébreu, une solide éducation religieuse, une excellente formation afin que je fasse carrière dans les affaires ou dans les professions libérales. Mais j'étais attiré par la rue. Le yiddish ? On ne le parlait qu'à la maison. Et l'hébreu au heder, l'école religieuse. J'ai commencé à apprendre l'hébreu à quatre ans. On récitait la Genèse, puis on la traduisait, phrase par phrase, en yiddish. J'ai écrit l'hébreu bien avant l'anglais. Mais j'ai appris à parler l'anglais en même temps que le yiddish. L'anglais était la langue des rues.

- *Et votre petite enfance ?*

- Je l'ai passée au Canada. Dans la rue, il y avait l'étrangeté supplémentaire de la langue française. Je ne m'en rendais pas compte, bien sûr. Je n'avais pas de point de comparaison. Montréal était une ville européenne construite sur le modèle britannique. Mais c'était aussi une ville française, et une ville d'émigrants, au moins dans le quartier où j'habitais. Les enfants français marchaient en rang, deux par deux, en plein milieu de la rue, pour aller à l'école des sœurs.

J'avais neuf ans en arrivant à Chicago. Ce fut un choc. Tout était plus grossier, plus grand, plus bruyant. Tout était différent : les feuilles aux arbres, les brins d'herbe, le sol. Et même les molécules, c'était du moins le sentiment que j'avais. À peine étais-je devenu adolescent que j'avais pris à bras-le-corps l'idée de devenir américain. C'était une véritable libération. On échappait à l'influence de la famille, du heder, de l'orthodoxie. On se réjouissait de parler anglais. C'était une sorte de joie populaire.

- *Vous semblez toujours avoir eu un faible pour Londres...*

- C'est une ville où l'on peut être heureux sans éprouver de tension. C'est un pays étranger où, on parle votre propre langue. On est parmi des monuments qui ont inspiré votre imagination d'enfant. J'apprécie beaucoup le Londres de Dickens. Les Américains ont une pitié naturelle pour l'Angleterre. Pour ma part, j'ai toujours résisté à la tentation de m'y installer, car, comme on dit, ce n'est pas là que l'action se passe. L'action est ici, en Amérique. À Londres, il y a comme un sentiment de détente. Comme si l'Europe avait pris des vacances après la seconde guerre mondiale. Comme si elle voulait qu'on l'excuse de ne pas participer à l'histoire.

- *Si vous deviez choisir une autre ville, réelle ou imaginaire...*

- Je choisirai une ville espagnole. Ségovie, peut-être. C'est une merveilleuse cité. Je vous livre les fantasmes d'un homme qui songe à prendre sa retraite ! Ma seule excuse est d'avoir un lien ancestral avec une ville espagnole : Tolède ou Ségovie. Cela remonte à 1492, quand nous en fûmes chassés.

- *Et Jérusalem ?*

- J'ai des sentiments très forts pour cette ville. Jérusalem me fascine et j'aime y retourner. Pourtant, je ne peux pas imaginer que je puisse quitter la diaspora pour m'installer dans une société entièrement juive. Ce serait un geste de déloyauté à l'égard des lieux où j'ai passé l'essentiel de ma vie. Ce serait une manifestation de mauvaise foi de la part de quelqu'un comme moi, qui a toujours cru en la démocratie libérale, que de quitter l'Amérique en cette période de crise pour aller m'abriter sous un oranger. Bien sûr, je ne resterai pas longtemps à l'abri, je pénétrerai dans une autre crise. Pas en tant qu'Américain, mais en tant que juif ayant annoncé son déplaisir à l'endroit du monde non juif. Mais cela n'est pas moi. Ce n'est pas ce que je ressens.

- *Paris ?*

- J'aime Paris dans ses moments de soleil. Mais comme tout Américain ayant vécu à Paris à la fin des années 40 et au début des années 50, j'aurais aimé être mieux accueilli. Je me suis fait des amis français, j'ai une très ancienne admiration et une passion pour la culture française, mais, personnellement, je n'ai jamais pu donner le change, parce que les règles françaises sont difficiles. Si vous n'êtes pas français, même si vous l'êtes par procuration, on ne vous accepte jamais complètement. La société française est très exclusive, sans doute a-t-elle ses raisons. Ce n'était pas le cas, semble-t-il, au XVIIIe au XIXe siècle. Mais, à la fin de la seconde guerre, la France s'est repliée sur elle-même.

Aujourd'hui, c'est différent. Ma visite en juin dernier a été un nouvel élan d'affection. Un peu comme des noces nouvelles. Je m'y suis promené avec ravissement, revoyant les lieux que j'avais connus. Je n'y ai pas ressenti d'hostilité. Peut-être mon humeur s'était-elle améliorée. Peut-être était-ce la présence d'Alexandra. Je n'accuse pas les Français. J'ai dit à leur propos des choses désagréables que je ne suis pas prêt à retirer complètement. Mais je trouve à Paris un charme qui manque totalement aux villes américaines.

## L'apollinien

- *Vos romans sont pleins d'histoires, vos histoires pleines de personnages et vos personnages si pleins d'idées qu'on se demande comment ils évitent le mal de tête...*

- Parfois, je ressens moi-même comme une congestion chez mes personnages. Mais cela ne représente-t-il pas la condition qui est la leur ? Je ne me considère pas comme quelqu'un qui invente tout, mais plutôt comme une sorte de médium, à l'écoute de mon pays. À propos de ce que j'avais écrit, des milliers de personnes, littéralement - pas des critiques - m'ont dit qu'elles avaient ressenti les mêmes choses, évoqué les mêmes pensées, discuté les mêmes problèmes. Et les Américains que j'ai décrits se retrouvent un peu partout aux États-Unis. Sans doute parce qu'ils appartiennent à cette nouvelle classe d'autodidactes, à cette première génération d'intellectuels qui se trouvent soudain débordés par l'excès de dons, d'informations et de responsabilités. Que faire de cette opulence ? La contrôler, peut-être. J'aimerais quitter le dionysiaque et retourner vers l'apollinien. Mais cela ne dépend pas de moi. Je suis embarqué dans un projet. Je me dois d'y être fidèle.

Il y a les écrivains avarés et ceux qui sont généreux. Les millionnaires ont des histoires à brûler. L'écrivain ne doit pas thésauriser. Il doit être prodigue.

- *La situation s'est considérablement dégradée depuis que vous avez écrit Retour à Jérusalem. Comment voyez-vous, aujourd'hui, l'avenir d'Israël ?*

- Parce qu'ils se sentaient encerclés, les Israéliens crurent très tôt qu'ils devraient imposer leur présence au Moyen-Orient par la force. Qu'il était impossible que les nations arabes les acceptent. Que la loi islamique, fondement de tous les gouvernements, conservateurs ou radicaux, les excluait. Ils se transformèrent alors en une mini-superpuissance au Moyen-Orient. Cette décision fut extrêmement dangereuse. Elle accrut l'indépendance des Israéliens à l'égard des armements sophistiqués qu'ils ne pouvaient ni fabriquer ni acheter.

Avec la technologie moderne vinrent les problèmes de financement. L'état juif fut entraîné loin de son projet sioniste originel. C'est une folle anomalie que ce pays - fondé sur des concepts socialistes, tolstoïens, pacifistes, agrariens et social - démocrates - ait dû se transformer en État militaire. Une anomalie mal perçue par les Israéliens, car elle s'accompagne d'un dérangement, d'ailleurs parfaitement compréhensible si on tient compte des souffrances qu'ils ont endurés au XXe siècle.

Israël est donc devenu dépendant d'un seul pays, les États-Unis, qui sont entrés aujourd'hui dans une phase où ils ne peuvent choisir entre des objectifs de politique étrangère et la prospérité des affaires, le contrôle de l'inflation, l'équilibre budgétaire, la concurrence internationale... Israël doit tout affronter : la question arabe, la question israélienne, la question européenne et la question américaine.

### **Mauvais calcul**

L'accord de Camp David m'avait donné espoir. Je ne pensais pas qu'il allait vraiment fonctionner, mais c'était un premier pas dans le processus de légitimation d'Israël que les Israéliens ne cessaient d'appeler de leurs vœux. Pourtant, ils ne firent rien pour étendre la paix aux autres pays arabes. Sans doute la fièvre causée par la perspective de rendre le Sinaï les a-t-elle amenés à se retrancher, à devenir encore plus agressifs. C'est d'autant plus regrettable que la puissance dont dépend Israël en dernier ressort a décidé qu'il y aurait un État arabe d'un genre ou d'un autre. Les Israéliens auraient dû être plus malins et prendre eux-mêmes l'initiative. Par exemple, proposer un condominium d'États incluant la Jordanie, peut-être même le Liban. Une confédération d'entités liées sur le plan politique et économique. Ils ont préféré laisser le conflit s'aggraver. C'est un mauvais calcul.

C'est une erreur de prendre pour comptant les communautés de la diaspora. C'est quelque chose que je ne dis pas souvent, que je n'aime pas dire, mais il faut le dire. Certes, j'éprouve une loyauté totale à l'égard d'Israël, je suis totalement impliqué dans sa survie, je considérerais sa destruction comme un désastre à la dimension du monde. Mais je ne vois pas pourquoi je n'aurais pas la liberté de dire ce que je pense. Lorsque le Mouvement pour la paix maintenant a démarré, et bien que je ne l'approuve pas totalement, j'ai décidé de lui apporter mon soutien, en partie parce que j'estime que le droit à la libre discussion ne peut pas être supprimé par Israël. Je sais que les Israéliens ont à faire face à une situation perfide. Il ne manque pas d'Américains prêts à sacrifier Israël pour défendre des intérêts économiques ou des avantages politiques immédiats. Ce n'était sans doute pas la position personnelle de Reagan. Mais le président ne contrôle pas totalement la situation. Il reçoit trop de mauvais conseils.

En ce qui concerne la rive occidentale du Jourdain, la volonté de s'y maintenir est une erreur. Nous n'avons, pour la plupart d'entre nous, qu'un intérêt limité pour la Samarie et la Judée bibliques. Et il nous importe peu qu'Israël soit une petite super puissance au Moyen-Orient. Ce qui nous préoccupe, c'est qu'Israël soit un sanctuaire de paix pour les juifs persécutés.

(1) Saul Bellow *The Dean's December*, Harper & Row, New-York, 1982. À paraître chez Flammarion à l'automne prochain.

(2) Toujours fasciné par les crimes et les criminels, Norman Mailer contribue au lancement littéraire de Jack Abbott dont il préfaça la correspondance l'an dernier. À peine sorti de prison, Abbott est arrêté pour un nouveau meurtre.